

A vélo dans les cols alpins

Commentaires d'un cycliste solitaire

Sur l'incitation des quelques spectateurs de mon départ, voici un résumé de mes aventures, qui ont commencé un certain dimanche soir, le 18 juin dernier, au moment où les plus raisonnables participants du dernier car-couchettes multi-activités de la saison prenaient la direction de Gap pour se restaurer.

Avant d'entamer ce récit, rapide flash-back, une quinzaine de jours auparavant, quand, assis sur mon canapé et devant un atlas de France, je me demandais à quels cols alpins j'avais envie de m'attaquer, après avoir fait la connaissance des grands cols pyrénéens au gré d'occasions diverses.

Ma décision, dont l'optimisme est complètement liée au confort de mon canapé et la tiédeur de mon salon, a donc été de partir avec mon vélo de course, une tente et un duvet (le mois de juin peut présenter encore des surprises pour ne pas choisir de dormir à la belle étoile, et je préférerais économiser le prix des gîtes), la nourriture pour 24 h, de quoi me prémunir du froid et de la pluie, une tenue presque civile pour le retour en train et les moments de détente (le cuissard et les chaussures spécifiques ne sont pas des plus confortables), et du matériel divers et varié. Je me doutais bien qu'un sac à dos assez encombrant n'était pas très recommandé sur un vélo, mais j'étais parti pour en baver, alors un peu plus ou peu moins (toujours ce fameux optimisme)... Le programme donc : 2 cols par jour sur 3-4 jours.

Me voici donc devant le car, où tout le monde se change et charge ses affaires après un bon WE. J'enlève de mon sac de 45 litres ce qui ne me servira plus pour le vélo (c'est-à-dire que, à ma grande surprise, je n'enlève quasiment rien), et j'ajoute la tente et le duvet tant bien que mal. Ma première inquiétude se dessine...

Je tasse tout ça (ce n'est pas le moment d'avoir des états d'âme), et j'enfourche mon fier (et frêle ?) destrier, en direction de St-Paul, pour attaquer le col de Vars dès le dimanche soir, mettre de la distance avec le car, et ne plus être tenté de faire demi-tour.

La seconde inquiétude viendra très vite : le poids du sac (il s'avérera qu'il fait 12 kg), et le faible entraînement depuis le début de l'année (en cumulé, à peine plus de 100 km, concentré sur la semaine précédente), m'amènent tout de suite à chercher le tout dernier développement (32x28 pour les connaisseurs). Aïe ! je n'ai déjà plus de marge de manœuvre. Et je commence à souffrir après 4 km. J'ai le cœur qui bat vite, je transpire à grosses gouttes, et me mets à craindre les jours suivants qui sont normalement plus durs encore !!

Une demie heure après le départ, je maudis déjà mon optimisme casanier, à faire des plans sans savoir où je mets les pieds. Après une courte pause, j'essaie de trou-

ver le bon rythme, une position et une gestuelle plus efficaces ; mes jambes se souviennent petit à petit qu'il est intéressant de tirer sur les pédales en plus d'appuyer. Bref, je me concentre et finis enfin ce premier col. Puis, je me trouve rapidement un coin pour dormir dans la descente. Super vue (si l'on excepte le haut des immeubles de Vars), belle herbe, le retour du soleil après un WE maussade, et... des moustiques dignes des célèbres « Midgees » écossais pour ceux qui connaissent. Du coup, je ne traîne pas trop dehors, tant pis pour le soleil couchant...

Le lendemain, je remonte sur mon vélo, attaquant le reste de la descente prudemment : les freins ont l'âge du vélo (c'est-à-dire plus de 25 ans...), et le sac ne demande qu'à écarter mon casque et passer par-dessus ma tête.

A Guillestre, j'attaque la vallée vers Château-Queyras, tranquillement. Une pause au village pour monter voir le château, et hop, j'attaque ce que j'estime être la grosse difficulté de mon périple, car le col de l'Izoard est non seulement difficile, mais je le fais de plus avec le sac : j'ai prévu de passer le col, et ne peux donc pas laisser mon sac en bas...

Inutile de vous dire que mes jambes, mes reins et mes fesses souffrent. A vraiment, quelle idée ce sac !!

A mi-parcours, je m'arrête et fais le plein d'eau. Je discute avec un marseillais qui m'indique que le plus dur est fait, qu'il reste 7 km, dont un plat de 500 m avant le dernier raidillon de 500 m. Voilà qui me rassure un peu. Je continue de discuter, plus pour prolonger la pause que par réel intérêt, et remonte finalement sur ma selle quand le marseillais n'a plus de salive. Il est 13 h, il fait chaud, et j'attaque la seconde moitié. Au bout de 6 km, je maudis ce p... de marseillais qui paraissait si sympa, car je ne vois pas l'ombre d'une fin de col. Le personnage a été fidèle à sa réputation d'amplificateur. Mais je me suis laissé berné en croyant que, s'il avait exagéré quelque peu ses propos, ce serait dans le sens contraire. Finalement, j'aurais fait 9 km (plus durs que les propos rassurants de mon coach d'un moment ne le laissait paraître), profité d'un replat d'à peine 100 m, et escaladé la dernière pente qui fait...1 km quand-même. J'arrive en haut, en laissant échapper un cri rageur de satisfaction autant que de douleur, qui trouve aussitôt des applaudissements de badauds en écho.

Ca, c'est fait !

La descente vers Briançon est longue et très peu confortable : toujours ce sac qui veut passer devant, même après avoir desserré les lanières pour le redescendre vers mes reins réticents. A Briançon, je pique-nique en pensant au col de Montgenèvre. L'objectif : trouver un coin pour dormir dans la montée, laisser le sac, et attaquer le col légèrement. Je ne trouve rien de pratique, atterris dans un camping, laisse mon matériel,

et avale le col avec une certaine allégresse, content de retrouver enfin les sensations du cycliste intelligent, parti sans sa maison sur le dos...

Le lendemain, c'est le tour du Lautaret. 28 km d'une lente montée, au cours de laquelle les efforts de la veille se manifestent largement au travers de mes fesses et mon dos. Ce qui me soulage, outre me mettre en danseuse régulièrement, c'est de me dire que c'est le dernier col que je fais avec le sac, les suivants étant prévus en aller-retour.

Sur le dernier kilomètre, je rattrape un pépé, cycliste depuis sa jeunesse, qui a fait des centaines de fois le Lautaret en plus d'autres périple et courses locales. Je me montre avenant, accepte de ralentir un peu pour lui permettre de se maintenir à mes côtés, et on taille ainsi la bavette en avalant les derniers mètres. A la narration de mon parcours fait et à faire, il ne manque pas de me traiter de « fou », surtout en considération de ma préparation quasi nulle, mon sac à dos trop lourd, et mon programme qui, quant à lui, n'est pas si léger que ça. Mais, loin de me renfrogner, je le prends intérieurement comme un compliment, considérant que c'est bien ce que je cherchais : enchaîner plusieurs cols en quelques jours, dans des conditions volontairement non optimales, sans savoir à quoi je m'attaquais, et avec ma seule volonté d'y arriver.

Après avoir avalé un plat chaud et confié mon sac, j'attaque le mythique Galibier, non sans souffrir sur les derniers mètres assez inclinés. Atteindre le col sera mon unique satisfaction, car la météo (vent et bruine) ne permet pas de jouir d'un panorama exceptionnel : à peine la Meije, les aiguilles d'Arves et le Thabor, le tout en nuances grisâtres.

La descente du col du Lautaret me fait dire que les subventions européennes pour la qualité des routes ne sont pas très uniformes, et j'ai vraiment l'occasion de côtoyer le pire et le meilleur... A ce moment de mon périple, le pire, vous l'aurez compris...

Arrive la fin de la journée. J'entame la montée vers les Deux-Alpes, mais je me rends compte que l'envie n'y est plus pour aujourd'hui. Je cherche un coin pour dormir à un tiers de la montée. Ce que je trouve n'est pas très satisfaisant, mais fera l'affaire. Une espèce de clairière, assez inclinée, à côté du bas des pistes... Après avoir mangé, bouquiné, passé qq coups de fil, et réfléchi en profitant de mon relatif retrait de la civilisation, je sens que c'est le moment de me coucher. Je me glisse dans mon sac de couchage et... constate aussitôt que mon sac de couchage fait de même et glisse directement au fond de la tente, moi avec. Je cherche qq secondes à me stabiliser, impossible : une vraie patinoire. Le verdict est sûr : le terrain est beaucoup trop incliné ! Trop tard pour changer d'endroit, et de toute façon, je n'ai pas l'assurance de trouver mieux. Je me demande comment faire, et m'aperçois que mon cuissard est ce qui adhère le mieux au sol de la tente. Je me rhabille comme pour gravir un col, et laisse le sac de couchage uniquement me recouvrir. Après 1 heure sans pouvoir m'endormir, à essayer de ne pas trop bouger pour ne pas me ratatiner au fond de la tente, je comprends que je ne dormirai pas d'un sommeil profond cette nuit-là. Je suis tout à mes pensées quand tout à coup, j'entends un gros grognement résonner non loin de ma tente !! Pas plus

de 20 m, j'en suis sûr ! Qu'est-ce que je peux bien faire... Sortir ? Pas rassurant... Grogner à mon tour ? Ne sachant pas quelle réaction cela peut entraîner, j'écarte la solution... Ne pas bouger et attendre ? C'est le plus sage, en tout cas le plus conforme à ce que je me sens capable de faire, ou justement ne pas faire. Nouveaux grognements... Je passe en revue mentalement la liste des habitants des forêts en montagne que je connais, pour m'arrêter finalement sur le plus probable : un sanglier !! Merde ! Je n'avais pas pensé à ça. Il aura flairé ma présence, ou celle de ma poubelle qui traîne non loin de l'entrée de ma tente. Et que fait un sanglier quand il flaire une présence humaine sur son territoire ? Je n'en sais fichtre rien !!... Pas très à l'aise, je reste sur ma décision d'attendre. Bien m'en a pris finalement : après avoir exprimé son mécontentement pendant qq minutes, j'entends les grognements s'éloigner au galop, et bientôt les grognements résonner dans la montagne au loin. Ouf !! Décidément, cette nuit ne sera pas la meilleure...

Plus tard dans la nuit, je serai réveillé par d'autres grognements, venus par l'autre côté de ma tente, mais j'attends avec un peu plus d'assurance que la première fois que ces sons désapprobateurs s'éloignent.

Le lendemain, sous un ciel de plomb volontiers humide, je grimpe aux Deux-Alpes, puis redescend vers Bourg d'Oisans avant d'attaquer le clou de mon périple, l'Alpe d'Huez, ses 21 virages, et sa déclivité pas très engageante. Un peu plus d'1 heure après, je passe la ligne où le Tour de France arrive chaque fois qu'il passe par là, en me vidant de mes dernières réserves pour simuler un sprint. Pas net le Baudry...

Le soir, je m'approche de Grenoble, j'achète en plus de ma dose de sucres lents, des fruits, du jus d'orange, des cacahuètes ET du savon (en prévision d'une bonne douche), et fête en solitaire ces 3 jours cyclistes. Demain, fin de mon périple et retour à Paris !

Bilan, 300 km, 7 cols, de jolies vues, malgré un temps mitigé. Ce n'est pas un exploit sportif en soi, loin s'en faut, mais plutôt une petite performance à mon niveau. En découle la satisfaction d'avoir fait ce que j'avais prévu de faire, assis sur mon canapé et gorgé d'optimisme, sans savoir si j'en étais capable, mais avec la ferme volonté de me prouver quelque chose...

A refaire accompagné, si certains s'en sentent le courage !!!



Julien Baudry